



Linguistique appliquée : Quelle linguistique appliquer?

Ton That Thien

Volume 1, Number 2, 2e semestre 1988

La traduction et son public

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/037023ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/037023ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Trois-Rivières

ISSN

0835-8443 (print)

1708-2188 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thien, T. T. (1988). Linguistique appliquée : Quelle linguistique appliquer? *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 1(2), 97–105.
<https://doi.org/10.7202/037023ar>

Linguistique appliquée: Quelle linguistique appliquer?

Ton That Thien

Dans l'exposé qui suit j'essaierai de clarifier la position de notre discipline vis-à-vis de la linguistique, à laquelle, aux yeux de nombreux spécialistes, la traduction semble si naturellement appartenir.

Geoffrey Leech (1977, p. 4), parlant de la sémantique, science jeune, dit avec pertinence: «Une discipline autonome commence non avec des réponses, mais avec des questions.» Notre discipline est nouvelle, probablement la plus jeune de toutes celles associées à la linguistique. Nous devons donc commencer par poser des questions.

L'une des questions que nous devons poser est la suivante: quelle linguistique appliquer en traduction, en particulier dans l'enseignement de la traduction? Cette question en «présuppose» une autre, plus fondamentale, plus «préjudicielle», pour employer un terme à la mode: quelle est la position de la traductologie vis-à-vis de la linguistique? La traduction fait-elle partie de la linguistique? En particulier, est-elle de la linguistique appliquée, ou inversement?

Nous connaissons les prétentions des linguistes qui se sont penchés sur la question. Pour eux, la traduction est de la linguistique appliquée, matière à intégrer à la linguistique, en particulier à la stylistique comparée. Ainsi, Georges Mounin (1976, pp. 83-87) affirme que la linguistique «prépare» les traducteurs à «réfléchir» sur ce qu'ils font, leur offre des «instruments» plus rigoureux pour analyser les difficultés qui se présentent à eux. A.V. Fedorov (*in* Mounin, 1976, p. 3), plus catégorique encore, considère que «la traduction est une opération linguistique, un phénomène linguistique» et que «toute traduction doit être incorporée dans l'ensemble des disciplines linguistiques». C'est également la position de J.-P. Vinay et J. Darbelnet (1958, p. 20), pour qui la traduction relève de la linguistique comparée, et «se ramène à un cas particulier, à une application de la stylistique

comparée». Le même point de vue a été adopté outre-Atlantique et outre-Manche par un linguiste britannique éminent, M.A.K. Halliday (1964, pp. 112 et 130), pour qui la traduction peut être considérée comme «un cas spécial» de la linguistique comparée.

Ces prétentions ont été contestées, et en premier lieu par certains autres linguistes. Ainsi, par exemple, Charles Bouton (1978, p. 9) a souligné le paradoxe que «la traduction a apporté plus à la théorie linguistique que la théorie linguistique a apporté à la traduction». Ensuite par des traductologues. L'essentiel des arguments de ceux-ci a été présenté, sous forme de critiques sévères, par Jean Delisle (1980, pp. 88 et ssq.), et par Robert Larose (1987, pp. 193 et ssq.). J'ai eu moi-même l'occasion de souligner (Ton, 1983) les différences fondamentales entre la linguistique et la traduction.

A la lumière des études de plus en plus approfondies des traductologues, il est apparu que la linguistique n'est qu'un aspect (dimension, paramètre ou composante) important, certes, mais seulement un aspect, à côté d'autres aspects, aussi importants, sinon plus importants, de la traduction. Delisle (1980, pp. 22-23) a souligné la nécessité pour le théoricien et le didacticien de la traduction de ne pas limiter l'analyse du phénomène de la traduction aux seules composantes linguistiques, mais de «déborder absolument» sur la pragmatique «afin d'inclure dans l'analyse du processus de traduction les compléments cognitifs et situationnels non manifestes dans les signes linguistiques». Larose (1987, p. 218), pour sa part, insiste sur la nécessité pour le traducteur de tenir compte non seulement des paramètres textuels, mais aussi des paramètres «péritextuels» qu'il définit comme «téléologiques, informationnels, matériels et culturels». Même Vinay et Darbelnet (1958, p. 37) ont reconnu que l'ensemble des significations qui constituent le message repose sur «une réalité extra-linguistique, la situation», et qu'on se trouve ici devant «un problème immense et essentiel» mais qui déborde du cadre de la stylistique comparée.

Si les linguistes rejettent ce qui, pour le traducteur, est «immense et essentiel», l'enseignant-traductologue se demande si on peut parler de linguistique appliquée à la traduction, et, si oui, quelle linguistique appliquer.

La première partie de la question ne soulève pas de difficultés particulières. Puisque la traduction traite des textes et que tout texte comporte un aspect linguistique, l'interprétation correcte des textes suppose une manipulation experte des langues. Dans la mesure où l'étude du langage -- la linguistique -- permet d'acquérir une meilleure compréhension du mécanisme du langage et de son fonctionnement et, par là, d'aboutir à une meilleure manipulation des langues, cette étude est souhaitable et nécessaire -- souhaitable pour le traducteur, nécessaire pour l'enseignant-traductologue.

La deuxième partie de la question nous laisse cependant perplexe, car nous nous trouvons ici devant une prolifération effarante de théories, qui s'accompagne d'une prolifération encore plus effarante de terminologies. On est en fait en plein domaine des jargons. Cette difficulté est cependant plus apparente que réelle.

En premier lieu, l'attitude de l'enseignant-traductologue vis-à-vis de la prolifération des théories linguistiques est celle de l'abeille dans un vaste jardin. Celle-ci peut voler d'arbre en arbre, de buisson en buisson, de plante en plante, se posant sur une fleur, puis sur une autre, pour butiner selon les besoins de sa ruche, mais ne s'arrêtant nulle part. De même, l'enseignant-traductologue s'intéresse à toutes les théories, mais n'est obligé d'en adopter aucune, dans sa totalité ou même partiellement. Il choisit la théorie, ou la partie de la théorie, qui lui semble la plus prometteuse, en tire ce qui peut lui être utile et laisse le reste, froidement.

A la différence des linguistes, l'enseignant-traductologue n'est obligé de pousser l'étude d'aucune théorie jusqu'à ses conclusions logiques, et à l'exclusion des autres. En d'autres termes, *l'attitude de l'enseignant-traductologue envers la linguistique est une attitude éclectique*, et cet éclectisme est parfaitement légitime. Après tout, s'il est linguiste, il n'est pas nécessairement *un linguiste*, et il n'est pas obligé d'en être un. Il y a évidemment des enseignants-traductologues qui ont reçu une formation première en linguistique, mais le traductologue, en tant que tel, n'est pas nécessairement un linguiste. Il ne s'intéresse à la linguistique que sous son aspect appliqué. L'objet de son étude n'est pas uniquement et véritablement «la langue en elle-même et pour elle-même», selon la fameuse définition donnée par Saussure (1975, p. 191). L'enseignant-traductologue peut donc se permettre d'être éclectique, et cet éclectisme lui allège énormément la tâche.

En second lieu, à l'encontre du linguiste, l'enseignant-traductologue peut ignorer, *d'emblée*, ou situer très bas dans sa liste des priorités une partie substantielle des théories linguistiques existantes. En gros, celles-ci peuvent être rangées, comme le fait Lyda LaPalombara (1976), en trois groupes: 1) grammaires (théories) traditionnelles; 2) grammaires structurales (structuralistes); 3) grammaires génératives-transformationnelles.

Des trois groupes, le deuxième, dans sa grande majorité, représente peu d'intérêt pour l'enseignant-traductologue, bien qu'il soit le plus fourni. En effet, les théories structuralistes, surtout américaines, s'occupent essentiellement de l'étude de la langue et de la forme parlée aux dépens de la parole et de la forme écrite, délaissent la syntaxe pour se concentrer sur l'étude du lexique et, surtout, tournent

le dos à la sémantique. Comme le souligne Lepschy (1976), ces théories sont essentiellement phonologiques, taxinomiques et lexicalistes.

Restent donc les théories traditionnelles et les théories génératives-transformationnelles. Les premières ne préoccupent pas outre-mesure l'enseignant-traductologue parce que, dans la pratique, dans leur forme appliquée, elles sont à la base de l'enseignement des langues qu'ont reçu la plupart de ceux qui ont achevé leurs études secondaires avant 1950 (dans les pays francophones hors Canada) ou qui sont passés par les collèges classiques (au Canada). D'autre part, les intuitions, et les idées fondamentales de la linguistique traditionnelle se retrouvent dans la grammaire générative-transformationnelle, explicitées, formalisées, et plus élégamment présentées. En fait, une fois qu'on a surmonté les difficultés que pose une formulation mathématique très abstraite, on se trouve en terrain plutôt familier: on retrouve des idées connues, pertinentes, d'application simple, avec l'avantage supplémentaire d'avoir à sa disposition une terminologie plus précise et surtout plus évocatrice.

Enfin, si les théories structuralistes représentent peu d'intérêt pour l'enseignant-traductologue, cela ne s'applique qu'à la *majorité* de ces théories. Il en reste donc un certain nombre, heureusement relativement limité, qui peuvent être utiles. Mentionnons les écrits d'E. Sapir (1971), de J.B. Whorf (1970) et de B. Malinowski (1963) sur le relativisme linguistique, qui nous font réfléchir sur l'aspect culturel de la traduction (problème de la distance culturelle); les écrits de J.R. Firth (1968) sur le contexte de situation; ceux de R. Jakobson (1978) sur les liens entre la traduction et la communication; ceux de M.A.K. Halliday (1978) sur la théorie fonctionnelle; ceux d'E. Benvéniste (1966 et 1977) sur le discours, les composés, les relations entre le langage et le milieu humain, qui sont très pertinents pour la traduction.

Il y en a d'autres, évidemment, dont certaines idées, vraiment éclairantes, pourront être utilisées d'une façon ou d'une autre par l'enseignant-traductologue, mais qui sont éparpillées à travers la linguistique. Pour les trouver -- aiguilles d'or cachées dans de grosses meules de foin -- il faudra parcourir tous les ouvrages linguistiques, en se fiant plus ou moins au hasard. Heureusement l'enseignant-traductologue pourra éviter ce tâtonnement et les frustrations qu'il entraîne grâce à l'existence d'ouvrages de synthèse, dont le plus remarquable est sans doute celui de J. Lyons: *Introduction to Theoretical Linguistics* (1977). Ce genre d'ouvrage lui fera gagner un temps considérable en l'aiguillant sélectivement et rapidement vers les auteurs et les écrits qui traitent de questions linguistiques sur lesquelles il désire obtenir des éclaircissements.

J'arrive maintenant à la question de l'utilisation des notions de structure profonde/structure de surface, et d'analyse componentielle que nous offre la grammaire générative-transformationnelle, comme illustration de la possibilité d'appliquer certaines notions tirées de la théorie linguistique, à notre façon, c'est-à-dire pratiquement, sans succomber aux pressions «linguisticistes» et «théoricistes», pour emprunter les termes de Ladmiral (1979, p. 16).

J'ai remarqué qu'un des gros problèmes rencontrés par les étudiants est la difficulté qu'ils éprouvent à saisir la structure sémantique des phrases à travers la structure syntaxique. C'est une source de contresens. Cela concerne la phase sémasiologique. Dans la phase onomasiologique, ils ne voient pas toujours qu'une même structure sémantique peut être portée par plusieurs structures syntaxiques différentes; ceci restreint leur choix stylistique, et constitue une source de rigidité dans leur traduction.

Le recours à la grammaire générative-transformationnelle permet à l'enseignant d'habituer les étudiants à analyser leurs phrases selon l'approche «structure de surface/structure profonde», à détecter les structures sémantiques cachées sous les structures syntaxiques, par l'identification des phrases-noyaux et des phrases dérivées, par la transformation rétroactive et par la familiarisation avec divers genres de dérivation et de transformation.¹

Évidemment, on peut discuter de ces problèmes en termes usuels de grammaire et de terminologie traditionnelles, mais les notions et les termes générativistes-transformationnels sont plus simples, plus évocateurs, plus immédiatement saisissables, plus pertinents pour le traducteur, et préférables aux yeux de l'enseignant soucieux d'efficacité.

Je citerai trois exemples qui me semblent très typiques, et particulièrement éloquentes. L'un, devenu classique, tiré de Chomsky: «The shooting of the hunters is terrible.» Cette structure de surface renvoie à deux structures profondes (phrases-noyaux) totalement différentes: 1) «the hunters shoot» et 2) «someone shoots the hunters». Dans un cas il s'agit de chasse et dans l'autre, de meurtre: deux choses très différentes!

Les deux autres exemples sont empruntés à Nida (1964) et à Nida et Taber (1974). Soient les structures: 1) «She sings beautifully»; 2) «The beauty of her singing»; 3) «Her singing is beautiful»; 4) «Her beautiful singing». Elles ont la même structure sémantique (profonde) et dérivent de la même phrase-noyau («She sings beautifully»), mais sont portées par quatre structures syntaxiques (de surface) différentes. Maintenant, soient les expressions: 1) his car; 2) his failure; 3) his arrest; 4) his goodness. Elles ont la même structure

syntaxique (de surface), mais renvoient à quatre structures sémantiques (profondes) différentes: 1) possession (he has a car); 2) performance (he fails); 3) objet (someone arrests him); 4) qualité (he is good).

En ce qui concerne l'analyse componentielle, l'idée de base qui la régit est plutôt simple: le sens est un ensemble d'unités significatives dont les constituants sont liés par certaines relations. Il est donc décomposable en ses constituants. (Nida emploie les termes plus concrets de «cluster», faisceau, et de «features», traits.)

Le procédé d'analyse componentielle mis en relief en description grammaticale par Katz, Fodor, Postal et Chomsky a été appliqué à la traduction par Nida. Mais Nida (1975), comme les autres structuralistes, a limité l'analyse au lexique, et même seulement à l'aspect référentiel, laissant de côté l'aspect connotatif, qui est cependant très important en traduction. Heureusement, les sémanticiens générativistes ont appliqué l'analyse componentielle à l'étude des phrases. D'autre part, Geoffrey Leech a proposé une approche «prédicative» intéressante, «une sorte d'analyse sémantique complémentaire à l'analyse componentielle», qui permet d'élargir l'application de cette analyse à la phrase.²

Rien ne nous oblige à accepter, telle quelle, la conception de l'analyse componentielle des structuralistes; au contraire, nous pouvons envisager une extension de cette méthode d'analyse à la phrase et au texte. Cette possibilité est d'ailleurs admise par Nida lui-même. Selon lui, cette analyse peut s'étendre «à tous les niveaux, du morphème [...] à des unités entières du discours», et même à des oeuvres entières.

Du point de vue pratique, en didactique, l'analyse componentielle est d'une grande utilité dans l'apprentissage du vocabulaire: elle habitue l'étudiant à voir le sens comme un ensemble structuré de traits sémantiques, d'idées, et à distinguer les mots qui semblent synonymes, mais qui, en fait, contiennent un ou plusieurs traits sémantiques (conceptuels ou connotatifs) qui les différencient.

Les étudiants s'habitueront aussi à distinguer dans un mot, ou dans un syntagme, les traits conceptuels et les traits connotatifs, les traits principaux et les traits secondaires, et ils veilleront à ce que leur traduction contienne toujours les traits essentiels et autant de traits secondaires que possible, et dans leur ordre d'importance. Ils s'habitueront également à concevoir la recherche des équivalences comme la recherche des «faisceaux» (ensembles) de traits sémantiques ayant le même nombre de traits et la même structure que les «faisceaux» figurant dans la langue de l'original.

Un autre, et très grand, avantage de l'analyse componentielle est qu'elle nous introduit dans un domaine non seulement extrêmement

utile, mais fascinant, de l'étude du langage: la sémantique. Pierre Guiraud (1979, p. 98) a dit de la nouvelle méthode générative-transformationnelle qu'elle a récupéré «au passage» la notion du sens. Cette récupération fait certainement le bonheur de l'enseignant-traductologue, car la sémantique, qui est centrale à la traduction, a repris aussi une place centrale en linguistique; mais il y a bien plus.

Dans leurs controverses sur divers points de théorie, les linguistes de l'école générative-transformationnelle, divisés en sémanticiens «interprétatifs» et sémanticiens «généralistes», ont plongé de plus en plus loin dans les profondeurs sémantiques et ont fait des découvertes éclairantes pour l'enseignant-traductologue concernant la nature et la compatibilité collocationnelle de certains mots, et leur aspect fonctionnel, en tant que partie du discours et concernant la relation entre la logique et la sémantique (questions de focalisation et de présupposition). Ils ouvrent ainsi un vaste domaine à explorer pour l'enseignant-traductologue, comme pour le traducteur en général.

Ainsi, l'étude de certaines théories linguistiques, dont la linguistique générale, et celle de la linguistique traditionnelle associée à la grammaire générative-transformationnelle, offre à l'enseignant-traductologue qui cherche à donner plus d'efficacité et plus de variété à son enseignement un certain nombre d'applications utiles.

Mais il n'en demeure pas moins que ce qui vient d'être dit ne touche que la dimension *linguistique*, et non les autres dimensions, de la traduction.

Université du Québec à Trois-Rivières

Notes

1. Les ouvrages sur la grammaire générative-transformationnelle sont nombreux, mais ils sont pour la plupart très techniques et difficiles à utiliser. Les plus abordables sont, peut-être: *En français*, Christian Nique, *Initiation méthodique à la grammaire générative* (Paris, Armand Colin, 1974); Nicolas Ruwet, *Introduction à la grammaire générative* (Paris, Plon, 1967). *En anglais* les exposés les plus abordables se trouvent dans: David Crystal, *Linguistics* (Penguin Books, 1972, 1976); Frank Palmer, *Grammar* (Penguin Books, 1971); John Lyons, *Introduction to Theoretical Linguistics* (London, Cambridge University Press, 1977). Évidemment, il faudra tôt ou tard aller aussi aux sources: Noam Chomsky, *Structure syntaxique* (Paris, Seuil, 1957, 1969) et *Aspects of the Theory of Syntax* (Cambridge, Mass., M.I.T. Press, 1965); Jerry J. Katz and Paul P. Postal, *An Integrated Theory of Linguistic Description* (Cambridge, Mass., M.I.T. Press, 1964, 1970); Jerrold J. Katz

and Jerry A. Fodor, *The Structure of Language* (Englewood Cliffs, N.J., Prentice Hall, 1964); Jerrold J. Katz, *Semantic Theory* (New York, Harper and Row, 1972). Pour l'application à la traduction: Eugene A. Nida and Charles R. Taber, *The Theory and Practice of Translation* (Leiden, E.J. Brill, 1974).

2. Cette analyse est basée sur la décomposition de la phrase, ou des unités sémantiques plus larges que le mot, en argument, prédicat, argument. Le prédicat dont il est question ici n'est pas le même que le prédicat de l'analyse grammaticale usuelle. Ainsi, la phrase «The woman was in front of the car» se divisera en: «The woman» (argument) «was in front of» (prédicat) «the car».

Références

BENVENISTE, Émile (1966 et 1974). *Problèmes de linguistique générale* (2 volumes). Paris, Gallimard.

BOUTON, Charles (1970). *Linguistique appliquée*. Paris, PUF, «Que Sais-Je?»

DELISLE, Jean (1980). *L'Analyse du discours comme méthode de traduction*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.

FIRTH, J.R. (1968). *The Tongues of Men and Speech*. London, Oxford University Press.

FIRTH, J.R. (1968). *Selected Papers of J.R. Firth 1952-1959*. Ed. R.F. Palmer. London, Longmans.

GUIRAUD, Pierre (1979). *La Sémantique*. Paris, PUF, «Que Sais-Je?»

HALLIDAY, M.A.K. (1964) (en coll. avec Angus McIntosh et Peter Strevens). *The Linguistic Science and Language Teaching*. Bloomington, Indiana University Press.

HALLIDAY, M.A.K. (1978). «Language structure and language function». In John Lyons. *New Horizon in Linguistics*. Penguin Books.

JAKOBSON, R. (1963). *Essais de linguistique générale*. Paris, Éditions de Minuit.

LADMIRAL, J.R. (1979). *Traduire: Théorèmes pour la traduction*. Paris, Payot.

- LAPALOMBARA, L. E. (1976). *An Introduction to Grammar: Traditional, Structural, Transformational*. Cambridge, Mass., Winthrop Publishers.
- LAROSE, Robert (1987). *Théories contemporaines de la traduction*. Québec, Presses de l'Université du Québec.
- LEECH, Geoffrey (1977). *Semantics*. Penguin Books.
- LEPSCHY, G.C. (1976). *La Linguistique structurale*. Paris, Payot.
- LYONS, John (1977). *Introduction to Theoretical Linguistics*. London, Cambridge University Press.
- MALINOWSKI, Bronislaw (1963). «The Problem of Meaning in Primitive Language». In C.K. Ogden and I.A. Richards. *The Meaning of Meaning*. New York, Harcourt, Brace and World Corp.
- MOUNIN, Georges (1976). *Linguistique et traduction*. Bruxelles, Dessart et Mardaga.
- NIDA, Eugene A. (1964). *Toward a Science of Translating*. Leiden, E.J. Brill.
- NIDA, Eugene A. (1975). *Componential Analysis of Meaning*. Paris, Mouton.
- NIDA, Eugene A. and Charles R. Taber (1974). *The Theory and Practice of Translation*. Leiden, E.J. Brill.
- SAPIR, Edgar (1968). *Linguistique*. Paris, Éditions de Minuit.
- SAPIR, Edgar (1971). *Language*. London, Rupert Hart Davis.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1975). *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot.
- TON, That Thien (1983). «Linguistique et traduction». *Meta*, juin 1983.
- VINAY, Jean-Paul et Jean Darbelnet (1958, 1975). *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Montréal, Beauchemin.